

Pierre Gamarra, un centenaire

Pierre Gamarra (1919-2009) aurait eu cent ans cette année. Né à Toulouse, il prit part à la Résistance et fit paraître dans sa ville natale, en août 1944, le journal *Vaincre*, organe des FTPF-FFI. Enseignant puis journaliste, Pierre Gamarra est remarqué en 1948 quand il reçoit à Lausanne le Prix international Charles Veillon pour son premier roman *La Maison de feu*, publié en France par les Éditions de Minuit et en Suisse par La Baconnière. Ce prix qui souhaitait aider à la réconciliation de l'Europe par la culture compta par la suite parmi ses lauréats Italo Calvino, Giorgio Bassani, Alexandre Vialatte, Heinrich Böll ou encore Max Frisch.

En 1949, sollicité par Jean Cassou, André Chamson et Aragon, Pierre Gamarra devient secrétaire de rédaction d'*Europe* aux côtés de Pierre Abraham. Après la mort de ce dernier en 1974, il est nommé rédacteur en chef de la revue. Il collabore à *Europe* jusqu'à ses derniers jours, en particulier par une chronique sur les livres nouveaux.

Pierre Gamarra est l'auteur de nombreux romans et récits dont plusieurs ont été traduits dans différentes langues. On mentionnera en particulier *Le Maître d'école*, *Le Fleuve palimpseste* (Grand prix de la Société des Gens de Lettres, 1984) et *Vie et prodiges du grand amiral Zheng He*. Il était également poète et ses ouvrages pour la jeunesse lui ont valu une large renommée. Nombre d'écoliers connaissent ses fables, ses poèmes, ses comptines ou encore ses romans d'aventure comme *Six colonnes à la une* ou *Le Capitaine Printemps*.

En cette année du centième anniversaire de sa naissance, nous nous souvenons de Pierre Gamarra, de son hospitalité, de sa cordialité, de sa grande curiosité intellectuelle qui furent le sceau de sa présence à *Europe* depuis les lendemains de la Libération jusqu'à sa disparition en mai 2009.

On trouvera ici en accès libre le cahier qui lui avait été consacré dans la revue quelques mois après sa disparition (n° 966, octobre 2009). Par ailleurs, l'Association des amis de Pierre Gamarra a créé un site offrant des informations sur l'œuvre de l'écrivain et sur diverses initiatives consacrées à sa mémoire :

<https://pierregamarra.com/>

PIERRE GAMARRA

AUX CÔTÉS DE PIERRE

à Suzanne Gamarra

ENTRÉE À *EUROPE*

Lorsque je fis mon entrée, fin 1972, dans l'immeuble du 21 rue de Richelieu, la revue *Europe* était un petit navire — qui avait déjà beaucoup navigué — abrité dans le port accueillant des Éditeurs français réunis, lequel avait pour capitaine une ancienne vice-présidente de l'Assemblée nationale, Madeleine Braun. La rédaction de la revue occupait une pièce, assez vaste et poussiéreuse, munie d'une haute fenêtre donnant sur la cour. Les murs étaient investis d'une impressionnante armada de livres, notamment la collection reliée d'*Europe* qui constituait déjà un prodigieux sanctuaire d'archives. Il y avait aussi, trônant au milieu du local, deux antiques fauteuils plus ou moins défoncés dont le cuir vert s'était peu ou prou décoloré, et deux tables de bois épais auxquelles on ajouta la mienne pour mes débuts de secrétaire de rédaction. Cette rédaction évoluait du coup de duo à trio, Pierre Abraham étant le chef de cette petite formation de musique douce et insistante. Mais c'était alors un patriarche aux cheveux blancs, et c'est Pierre Gamarra qui assurait la manœuvre.

Pierre Gamarra, je le connaissais depuis de longues années, depuis le début des années cinquante, je crois. C'est *Europe* qui publia quelques-uns de mes premiers poèmes, parfois escortés de ceux de plusieurs de mes amis d'alors, cette germination d'une nouvelle génération révélée par Elsa Triolet et son anthologie *La Belle Jeunesse*, où l'on trouvait notamment Jacques Roubaud, Alain Guérin et René Depestre.

Je connaissais plusieurs romans de Pierre. *La Maison de feu* avait obtenu en 1948, dès les débuts de l'écrivain, une reconnaissance internationale avec le Prix Charles Veillon (Louis Guilloux, Vercors et André Chamson

appartenait à ce jury). J'avais aimé aussi *Les Coqs de minuit*, dont la télévision allait plus tard transmettre une adaptation, *Le Maître d'école*, qui avait bénéficié d'une vaste audience, de même que *Rosalie Brousse*, et plus tard, *Les Mystères de Toulouse* (1967) *Soixante-douze soleils* (1975) et celui que je considère comme l'un de ses chefs-d'œuvre, *Le Fleuve palimpseste* (1984), cette Garonne baignée de lumière occitane dont il fit une légende, liée intimement à l'histoire.

UN PALMARÈS INÉPUISABLE

L'auteur est immense. Son palmarès bibliographique comporte plus d'une centaine de titres, romans, poésie, ouvrages pour la jeunesse, biographies et théâtre : au mois d'avril 2009, on jouait encore sa pièce pour les enfants, *Les Aventuriers de l'alphabet*. Et ce domaine d'écriture multiple s'étendait à l'étranger avec la traduction de plusieurs de ses romans dans diverses langues, dont le chinois.

Malgré une ancienne amitié, j'étais loin de tout connaître de cet écrivain si singulier, dont l'apparente sérénité et l'enjouement inspiraient d'emblée la confiance. Je découvrais vraiment Pierre, en travaillant à ses côtés. Il arrivait ponctuellement au bureau d'*Europe* vers 9 heures du matin. Il m'avoua qu'il se levait souvent avant l'aube afin d'activer son chantier personnel de création. L'écrivain était déjà renommé, populaire. C'était, plus exactement, un authentique écrivain du peuple, dont la popularité et la séduction résultaient de son expérience humaine, de sa générosité foncière et de son impeccable métier d'écriture. Un écrivain qui se situait d'emblée dans la superbe lignée des romanciers du XIX^e siècle, Victor Hugo, George Sand, Jules Verne (qu'il affectionnait particulièrement), Zola, Eugène Sue (il avait élu Toulouse, sa ville natale, comme lieu privilégié d'autres « Mystères » non moins mirobolants que ceux de Paris) mais aussi Jules Vallès et Eugène Le Roy. Sans compter, bien sûr, les embranchements des fleuves venus d'ailleurs, Cervantès en première instance, mais aussi Dickens et Tolstoï, et plus près de nous García Marquez que Gamarra prit l'initiative de publier dans *Europe*, bien avant que les projecteurs de l'actualité et des médias ne fussent braqués sur le grand écrivain latino-américain.

Rien ne lui était étranger de ce qui était humain et vrai. Et bien entendu, c'est dans cet esprit plus universel encore qu'européen qu'il pilota la revue *Europe*, non seulement fidèle, le mot est faible, mais viscéralement attaché à la dynamique impulsée depuis Romain Rolland par ses prédécesseurs, Guéhenno, Cassou et Jean Richard-Bloch.

L'HORIZON FRATERNITÉ

Une question mérite d'être posée : qu'en était-il de l'engagement initial de Pierre Gamarra par rapport au communisme, engagement qui s'inscrit tout naturellement dans son action de résistant ? Cette démarche militante, il ne l'a jamais récusée, bien que son sens critique lui en montrât les contradictions, les embûches et les impasses. Mais il faut comprendre que cette démarche reposait avant tout pour lui, non sur l'acquiescement et encore moins l'assujettissement à une politique de parti, mais sur un ensemble de valeurs éthiques, touchant à la justice sociale et à la signification d'une culture ouverte, d'une culture destinée à tous. Des valeurs qu'en principe le socialisme avait mises au premier rang, avant que ne fut avérée la catastrophique dérive que l'on sait, qui fit s'écrouler les piliers du temple de l'utopie, sous lesquels nous n'entendions pas être écrasés, mais résolus à comprendre les raisons véritables de cette débâcle.

Pierre n'avait pas le tempérament d'un idéologue. Il était allergique aux jeux ambigus et aux supercheries du dogmatisme. Sa pédagogie était celle de la liberté et de la lucidité. Son expérience dans l'enseignement primaire, d'autre part, avait ancré sa vision du monde et sa pédagogie dans l'idéal républicain, incarné par la laïcité. D'où ce témoignage exemplaire du roman *Le Maître d'école*, maintes fois réédité et traduit, et les essais qu'il consacra plus tard au même problème. Ce combat-là était essentiel à ses yeux, son horizon indépassable s'appelait fraternité. Et le combat se confondait avec celui qu'il mena avec la revue pour la paix menacée et qui lui valut d'être le messenger de Pablo Picasso, emportant à Paris, don du grand peintre, le dessin de la fameuse colombe symbolique qui allait faire le tour de la planète. C'est pour toutes ces raisons que l'écrivain Pierre Gamarra et l'homme qu'il fut, échappent aux classifications toujours arbitraires et réductrices.

Il y avait en l'écrivain quelque chose d'inaltérable : la puissance de l'espoir. Non point l'espoir métaphysique ou transcendantal, mais celui inclus dans la formulation de Rimbaud, dans son vœu de « changer la vie ».

L'OCCITANIE AU CŒUR, LA FRANCE À LA PLUME

On a pu parler, un peu à la légère, d'un auteur occitan écrivant en français. De son origine toulousaine, certes, il avait préservé son lien charnel avec le terroir et les intonations chantantes de sa voix. Mais on ne pouvait en rien le cantonner à la catégorie des écrivains régionalistes. Occitan, oui, par le sang, par les racines et par le chant, tant par l'histoire

et la mémoire que par le savoir vivre. Mais son Occitanie était un sédiment complexe de sa personnalité, elle inscrit dans son langage une part essentielle et une extension magique de la littérature française. Il suffit d'écouter dans ses poèmes, *Romances de Garonne*, *Oc* ou *Le Sorbier des oiseaux* la résonance si prenante et le timbre inimitable d'un instrument sans lequel l'orchestre du langage français ne serait pas exactement ce qu'il est devenu et ce qu'il est.

On notera que les débuts de Pierre Gamarra ont été ceux d'un poète investi par le souvenir et l'évocation de la Résistance, à laquelle il participa. Que l'on relise *Essais pour une malédiction* et *Chanson de la citadelle d'Arras* (1951). Ce qui lui importait, c'était d'abord la liberté pour son pays, la vérité sur le monde occitan, mais aussi la justice pour toutes les victimes d'une oppression.

LE MIROIR DE LA JEUNESSE

De l'écrivain l'audience s'accrut encore par tout ce qui dans son œuvre fut dédié à la jeunesse. De cette jeunesse, et de l'enfance, Pierre Gamarra possédait d'instinct le génie, le sens aigu de communication avec l'imaginaire et les aspirations profondes, tant héroïques qu'aventureuses au moyen d'un art toujours aussi assuré et subtil, que ce fût en vers ou en prose. Cet amour des jeunes n'a jamais quitté Pierre, et son jeune public lui renvoyait la balle. Mais la tendresse qu'il lui portait ne céda jamais à la mièvrerie.

Ses quatre petits enfants (trois garçons, une fille maintenant adultes) faisaient pour lui l'objet d'un véritable culte. Il me contait en détail, avec un visible plaisir, leurs progrès et leurs faits et gestes. Et puis, dans les dernières années, ce fut le tour d'un arrière-petit-fils de mère chinoise, Paul Fang, auquel il a dédié son ultime et foisonnant roman, *Vie et prodiges du grand Amiral Zheng He* (Mazarine), épopée fabuleuse d'un Christophe Colomb d'Extrême-Orient, qui explora pour la Chine, en longeant les côtes avec son immense flotte, les terres africaines de l'Égypte au Mozambique, en faisant commerce et échange avec les habitants de ces régions, en sorte que put s'y étendre l'influence de son pays, ce qui semble une préfiguration de l'essor économique et des ambitions de la Chine moderne !

L'AUTEUR EN MANDARIN CHINOIS

Pierre Gamarra fit preuve dans ce livre d'une impressionnante érudition historique et d'un don d'enchanteur qui ne cesse de nous surprendre. Je ne

sais si c'était avant ou après son voyage en Chine centrale, dans la famille d'un de ses petits-fils, mais l'intérêt de Pierre pour l'Empire du Milieu (et non pour le maoïsme !) remontait aux années soixante-dix, et je me souviens qu'il s'était fixé pour objectif, peut-être chimérique, d'apprendre le chinois. En tout cas, chaque jour, à son bureau, sur un petit bout de papier ou de carton, il s'exerçait à dessiner et à retenir un caractère chinois. Il n'est sans doute pas parvenu à parcourir tous les méandres de ce chemin d'idéogrammes si compliqué, mais ce pari, j'en suis persuadé, illustre non seulement son extraordinaire persévérance, mais sa volonté d'aller jusqu'au bout d'un rêve, comme si ce rêve était une résurgence de l'enfance. L'ouvrage s'achève sur ce paragraphe significatif : « Dehors, dans l'ombre verte d'un oranger, l'enfant se pencha vers la fontaine pleine d'attrayants reflets. Il lui sembla qu'elle lui parlait. Qu'elle lui racontait l'histoire d'un fleuve immense qui allait se mêler aux eaux de l'océan. Alors, l'enfant plongea dans le désir de l'immensité. » On ne peut s'empêcher de penser que la fontaine aux mirifiques reflets est peut-être un symbole de l'avenir et le fleuve immense une allégorie de l'histoire humaine...

Toujours est-il, j'en suis persuadé, que de l'enfance, le poète et le romancier avaient sauvegardé la lumière secrète, une alchimie de ruse et de naïveté, une limpidité d'écriture qui en permettait l'accès immédiat sans négliger pour autant l'inventivité propre au langage et à la fiction.

UNE RARE QUALITÉ HUMAINE

Pierre Gamarra représentait à mes yeux un type de qualité humaine que j'avais rarement rencontré dans le milieu du journalisme et de la littérature fréquenté depuis mon adolescence. Avant d'atterrir à *Europe*, j'avais en effet pendant des années appartenu à la rédaction des *Lettres françaises*, celles d'Aragon, le grand poète que j'admirais et qui m'avait permis de quitter mon artisanat pour apprendre le métier de journaliste. De l'hebdomadaire, où l'on m'avait confié la direction du service cinéma, j'avais repris mon pseudonyme Michel Capdenac pour signer dans *Europe*, jusqu'en 1983, une chronique cinématographique que je transmis ensuite à Raphaël Bassan, afin de pouvoir me consacrer à l'actualité de la poésie. Je ne dis pas cela par précision biographique un peu superfétatoire, mais pour expliquer qu'en passant de l'hebdomadaire — si passionnant qu'y fût mon rôle — au mensuel, j'avais eu le sentiment de franchir la frontière d'un autre monde. Non point une frontière idéologique, mais une frontière du contact le plus juste, d'une solidarité nouvelle dans le travail d'équipe

marqué par la tolérance et la compréhension. Esprit d'équipe indispensable à une revue qui traitait tant de sujets différenciés, touchant les littératures, française et étrangères, les classiques et les catégories alors réputées marginales, comme la science-fiction, le roman noir, le fantastique, etc. Et c'est là que Pierre Gamarra s'avéra pour moi un compagnon et un maître incomparable, avec son ouverture d'esprit, sa curiosité inlassable, sa sensibilité à tous les réseaux de la novation, mais aussi son exigence de ne jamais tenir pour négligeable le patrimoine, et d'en constamment renouveler la connaissance.

C'était un homme haut de taille, large d'esprit et grand de cœur. Le visage un peu allongé, l'œil de velours et de douceur, zébré d'un bourgeonnement d'orange quand face à la médiocrité ou au mensonge la colère parfois le prenait, son physique semblait par moments évoquer la dignité d'allure d'un grand lama des Andes. Un lama, et non un gourou. Car en vérité, Pierre Gamarra était un paradigme de simplicité et de modestie. Tous les visiteurs de la revue et tous les contributeurs de nos numéros spéciaux ont apprécié la cordialité de son accueil, l'acuité de son intelligence, sa manière si personnelle d'entretenir les rapports humains mais aussi de démêler avec d'autres les problèmes complexes de tel ou tel sujet à traiter. Sans compter le souci permanent d'organisation du travail collectif que supposait la démarche de la revue. En toute indépendance intellectuelle, j'en fus le témoin, mais aussi avec la complicité amicale de nos voisins et proches, Madeleine Braun, déjà mentionnée, et Rouben Mélik. Ce regretté poète qui a disparu voici deux ans, était le directeur littéraire du domaine éditorial où il avait su mettre en valeur et conférer un incontestable prestige à la collection de poésie « La Petite Sirène », qui reste encore un modèle du genre.

CHEZ LES PEUPLES DU GRAND-NORD

Je ne voudrais ici citer que deux exemples de notre travail en équipe. Des ensembles à réaliser nous conduisirent plusieurs fois à l'étranger. Ce fut notamment à Alger en 1976, et pour une autre démarche en 1978 à Leningrad. Je vais commencer par ce dernier épisode. Nous avions la mission de rassembler des textes sur les littératures du Grand-Nord soviétique, écrites dans les langues locales d'ethnies minoritaires, les Mansis, Youkaguirs, Nanaïs, Nivkhs, Yakoutes, Tchoukches et quelques autres, qui s'étaient développées, dans les conditions les plus difficiles et parfois précaires, depuis la fondation de l'Union soviétique et une

politique des minorités que l'on croyait être un vecteur indispensable de progrès social et culturel.

Pourtant la liberté d'expression, à l'époque, était plus que variable, aléatoire, souvent bétonnée, et il nous fallut accomplir des miracles de diplomatie pour accéder à l'Institut des Peuples du Nord, où l'on pouvait rencontrer les étudiants et les spécialistes de ces ethnies. Pour converser les interprètes étaient indispensables et l'on craignait que pesât sur nos interlocuteurs la chape de plomb de l'autocensure. Les discussions furent néanmoins décoincées, non seulement vives mais effervescentes, et la gentillesse déployée par Pierre Gamarra contribua beaucoup à dégeler une ambiance au départ plutôt sibérienne. Sur les dômes dorés de la ville de Pierre-le-Grand resplendissait un soleil pratiquement ininterrompu pendant les nuits blanches du mois de juin. Nous marchions sans cesse. Pierre connaissait déjà la Venise de la Néva, moi j'étais plutôt un néophyte. Après quelques jours de notre enquête préliminaire nous eûmes la joie d'être invités par Iouvan Chestalov, un poète du groupe Mansi, à un dîner chez lui, en famille, dans l'appartement d'un immeuble de style H.L.M. où une dizaine de familiers étaient réunis pour les agapes d'une fête trépidante, afin de nous faire déguster une sorte de bouillabaisse sibérienne contenue dans une énorme marmite d'où il nous fallait extraire des poissons inconnus... Le festin était obligatoirement embrigadé par des bouteilles de vodka, la plus forte qui soit, dont Pierre et moi fûmes littéralement condamnés à ingurgiter de grandes rasades en portant des toasts. Nous aurions très vite succombé à ce régime, si par bonheur le poète mansi n'avait eu l'idée bienvenue d'un récital improvisé de ses dernières œuvres poétiques, déclamées sur un mode litannique et incantatoire qui nous fit comprendre que notre hôte était, plus encore qu'un poète, au sens occidental du mot, l'héritier des chamans initiés aux rites sacrés de leur peuple.

C'est un de ces souvenirs communs dont nous n'avons cessé de nous réjouir, Pierre et moi. Nous avons échappé à une gueule de bois carabinée, et c'est tout juste si nous n'avions pas appris quelques formules sacramentelles du cérémonial mansi.

LES SURPRISES DE L'ALGÉRIE

En 1976, nous avons esquissé le projet d'un numéro de la revue consacré à la littérature algérienne, en langue française et en arabe. La guerre était loin et la revue avait déjà accueilli, dès le début des années cinquante, des textes d'auteurs algériens, Kateb Yacine et Mohammed

Dib, qui étaient de nos amis proches. L'année précédente, j'étais venu à Alger en touriste, et ma femme et moi avons accompli une randonnée émerveillée dans le Sahara. Je retrouvais avec plaisir Alger la blanche, et nous fûmes accueillis, Pierre et moi, par un poète que nous avions connu, exilé à Paris, où plusieurs de ses livres, poèmes et romans, avaient été publiés. Malek Haddad était un fervent d'Aragon qui lui avait manifesté la plus vive amitié. Il dirigeait depuis quelque temps les pages culturelles de l'hebdomadaire *El Moudjahid*. Ses conseils et son entremise auprès des autorités nous furent d'autant plus précieux que celles-ci dissimulaient à peine à notre égard une certaine suspicion, voire de l'hostilité. C'était l'époque du président Boumediene et nous ressentions une certaine restriction que confirma notre rencontre avec Messaâdia, le principal responsable du secteur culturel. Tête à tête à la fois instructif et décourageant. Nous évoquâmes le poète Jean Sénac, que nous aimions et que nous avions connu à Paris, nous fîmes l'éloge de Kateb Yacine, considéré par certains comme une sorte de Rimbaud de l'Algérie... Messaâdia se montra sceptique, voire condescendant, en énonçant que les Rimbaud, en Algérie, poussaient comme l'herbe de la Mitidja, mais que le pays avait essentiellement besoin de soutenir et de développer une littérature arabe, brimée à l'ère du colonialisme. L'heure était, nous le comprîmes, à l'arabisation à outrance, et l'on risquait, suivant cette directive, d'éradiquer la magnifique littérature en langue française qui avait émergé pendant et après une présence française, laquelle, malgré son racisme et ses limitations avait permis un essor de la création algérienne universellement admiré...

Sur ce point non seulement on ne nous écouta guère mais on nous recommanda d'évincer de notre sommaire des écrivains qui n'étaient pas alors en odeur de sainteté, tels Kateb Yacine et Rachid Boudjedra, lequel vivait en Espagne, et se montrait très critique à l'égard du régime. Il n'était évidemment pas question de céder aux pressions ni d'exercer dans notre revue la moindre censure. Pierre Gamarra, avec son habituelle diplomatie, s'employa à aplanir les différends, à contourner les difficultés, à souligner notre solidarité sincère avec l'Algérie nouvelle, qui ne pouvait pour autant nous conduire à méconnaître l'apport irremplaçable des écrivains algériens d'expression française.

Nous quittâmes Alger avec regret, désappointement et inquiétude. Le sentiment qui dominait était celui d'un semi-échec et d'un malentendu irrémédiable. Favoriser l'arabe, ce n'était sans doute que justice, réparation légitime. Mais vouloir du même coup éliminer l'usage du français dans l'enseignement et la littérature nous semblait absurde et contre-productif.

Les faits ont d'ailleurs prouvé, malgré d'autres velléités, que c'était une voie erronée et une entreprise impossible. Pierre Gamarra était amer : l'Algérie indépendante, à laquelle nous avons manifesté notre sympathie, allait-elle verser dans l'autoritarisme et le sectarisme ?

La suite nous prouva que nos craintes étaient fondées. Le numéro d'*Europe* sur la littérature algérienne, conçu selon l'orientation fixée par nous, sans aucune concession, fut interdit sur le territoire algérien par l'agence de diffusion de la presse et du livre. Des lettres nous parvenaient d'étudiants et d'universitaires nous suppliant de leur adresser un exemplaire de cet ensemble dont l'écho le plus favorable s'était répandu. Et puis, quelque temps après, une autre lettre, officielle celle-là, et en arabe, nous parvint, signée du Président Boumediene lui-même, qui nous félicitait d'avoir accompli cette œuvre méritoire en honneur à la culture de son pays !

Ce sont des péripéties, surprises et aléas, qui appartiennent à la longue histoire d'*Europe*. Une histoire où Pierre Gamarra joua un rôle majeur pour maintenir l'orientation de rectitude, d'humanisme vigilant, de vérité, d'accueil réfléchi des littératures de France et du monde entier, que nous assumions non seulement comme un devoir envers nos prédécesseurs mais comme la substance de notre vocation propre.

Jusqu'à la veille de ses quatre-vingt-dix ans, Pierre Gamarra aura pour sa part tenu sa chronique « La machine à écrire ». C'était sa manière volontaire d'apporter avec régularité de l'eau au moulin d'*Europe*, cette fabrique presque centenaire de l'esprit et de la mémoire qui lui sera à jamais redevable.

Charles DOBZYNSKI

PIERRE GAMARRA

L'éblouissement des ténèbres

I. BANLIEUE NORD. SOIR

Au fond du ciel, l'idée d'une colline.
Parthénon, Golgotha, lumière,
paix ou foudre.
Un iris noir au cœur d'une mère
qui surgit des nuées. Brûlure
ou cygne au-dessus de la ville.
Un cri d'amour.
Les tours d'Épinay dans la brume.
Jade et fleurs, flocons déchirures.
Un ange flotte sur Saint-Denis de velours.
Gabriel, Mohammed. Il a
des ailes de semoule et de safran,
un cœur d'agneau.
Salut, messenger des myrtes,
Salut, commencement des routes !
Et toi, femme, où vas-tu,
mère de tous les signes ?
Où vas-tu, vers quel miel, quel venin ?
Des pentes d'Orgemont jusqu'au bord de la Seine,
marche un centurion grave.
Il s'arrête à la station-service qui précède
l'entrée de l'autoroute de Pontoise.
Cri. Je regarde le ciel.
Le centurion brandit sa lance. Déchirures.
Pylônes d'acier, diamants,

péniches, pétrole, sirènes,
 palpitation des feux vers Ermont, vers Eaubonne.
 Des millions de prunelles rouges
 bondissent vers Vénus, vers la Lune.
 Une mère pleure sur la tunique
 à Argenteuil. Qui croire ?
 Parthénon, Golgotha. Qui choisit ?
 Le Ciel,
 le Ciel va-t-il recommencer la mort ?
 Un enfant hurle au fond d'une noire Pologne.
 « Mon père, mon père, pourquoi
 m'avez-vous abandonné ? »
 Le centurion gémit.
 Le centurion brise sa lance. Désespoir.
 Les larmes dures d'une mère
 brûlent la tunique de sang.
 Quelle tunique ?
 Les paroles disparaissent.
 Éclatent les secrets du silence.
 Lumière, Parthénon. Golgotha.

II. CHANTE !

La nuit, la nuit tout à coup,
 débordante de feu.
 Ce n'est pas le brasier de l'Enfer, les étoiles
 mortes du supplice,
 c'est la révélation des larmes,
 la certitude du matin,
 les topazes et les diamants salvateurs
 de la rosée et de ces millions de perles
 où vivent des millions de mondes familiers. Chante !
 Un seul désir au centre de la soif
 est abreuvé. Rien ne ramènera
 vers cette bouche la douleur des canicules.
 Chante !
 Que cette page sache enfin
 qu'elle porte la délivrance !

Chacun de tes mots symphoniques
y remercie l'aurore et la fontaine,
et la toujours vivante graine
et la mère sage et parfaite,
la claire aux entrailles bénies.
Un souffle efface en un instant
les mains et les cœurs corrompus.
Méprise ces néants. Découvre
l'éternité de l'émeraude et du rubis
dans les muettes étendues.
Se lèvent les chanteurs sublimes,
les gorges délivrées, les songes
réels de porphyre et de lis,
l'illusion à jamais déchirée,
l'éternité aux entrailles fécondes.
Chante !
Ô Seigneur, voici l'éblouissement des ténèbres.

III. LE BOIS

Le bois est noir, le bois est lourd
comme la parole des juges
et les clous se souviennent
de la forge et du frappe-devant.
Des flancs jusqu'aux cheveux couronnés
la douleur s'élève,
murmure, verbe dépecé.
Les pauvres cris et les frissons
tentent de raconter le crime.
Le crime ne parle jamais,
ce sont les juges et les chairs
qui jaillissent des ombres
et parlent.
Le bois recueille cet orage,
les clous sont peints de cette rage
immobile où marchent
le bûcheron, le charpentier, le forgeron.
Forêts, souvenez-vous !

IV. L'IMMENSITÉ DES OASIS

Le temps illusoire révèle
le présent sans saisons et le passé vivant.
L'inconcevable et dix mille cosmos
gonflent la sphère d'une larme.
Le désert est vaincu par la soif,
le silence se déchire et dévoile
un infini de rossignols.
Mon âme naît parmi les jardins achevés
et s'éveille et frémit
sur la mort des frontières.
Toutes les caravanes glissent
sur les ergs, les fécondes houles
et sur la musique des luths.
Romances des soleils et des planètes.
Les anges se sont endormis
parmi les chameaux baraqués.
Voici le temps de la lumière,
l'immensité des oasis.

V. UN ENFANT

Au fond de la Pologne, un enfant..
Dites les yeux, dites le nom,
dites la bouche,
dites le cri de cet enfant
qui va... Osez le dire !
Il fait si froid sur cette plaine..
Je berce un enfant habillé de laine.

Au fond, souvenez-vous, de l'Afrique,
un enfant..
un enfant,
dites ses regards et ses lèvres,
dites sa soif, sa faim et
ses mains palpitantes, et son cœur
en train de rouler en tremblant

sur les pistes désolées.
La faim ressemble à la faim,
la soif ressemble à la soif,
les larmes pleurent toujours
comme des larmes
et les mains d'un enfant ressemblent
aux mains de tous les enfants.
Donnez-moi de l'eau,
donnez-moi du lait,
donnez-moi de la farine et de la joie,
donnez-moi du maïs et des rêves,
couleur d'argent et couleur d'or,
donnez-moi de la tendresse et du blé.

Au fond de la Pologne, j'écoute
les cris noirs d'un enfant léger,
j'écoute mourir dans la bise
une plainte de satin bleu.
Les ombres ne pourront jamais
nous délivrer de cette nuit.
Donnez-moi des roses de mai
pour le jour qui se lèvera.
Donnez-moi le vol des cigognes
qui reviennent vers nos maisons.
Donnez-moi du riz et des songes
pour cet enfant de la savane.
Les ombres millions s'avancent,
vous ne les oublierez jamais.

VI. BERCEUSE

Je berce un enfant de Pologne,
je berce un enfant de ciel clair,
une rose d'Afghanistan.
Je ne peux plus compter les roses
et les lilas de mon jardin.
Le temps s'efface et ma berceuse
glisse sur les yeux endormis.

Je berce un enfant de l'Afrique,
je berce un enfant du Congo.
Le ciel m'écoute et les déserts,
quand je chante deviennent verts.

Je berce un enfant de ma Terre,
aux mains de toutes les couleurs,
aux cœurs de toutes les couleurs,
un enfant qui ne peut mourir.
Le bœuf et l'âne dorment.



*Pierre Gamarra et Luis Buñuel
lors du tournage de Viridiana en 1961. (D.R.)*

HOMMAGES

MICHEL DELON

Comment oublier une première visite au 21 rue de Richelieu ? La revue annonçait alors, dans ses dernières pages les dossiers en cours d'élaboration. Il y avait parfois jusqu'à douze chantiers signalés. Au printemps 1972, un numéro Sade fut ainsi annoncé. Nouvellement prof au lycée Voltaire, ayant soutenu un mémoire de maîtrise sur le rousseauisme de Sade et déposé un sujet de thèse sur le tournant des Lumières, j'écrivis à Pierre Gamarra pour lui proposer mes services. Il répondit aussitôt, m'invitant à passer dans les bureaux de la revue.

Bureaux, c'était un pluriel de majesté, mais les lieux étaient impressionnants. Un hôtel du début du XVIII^e siècle, grande porte sur la rue, escalier monumental, la fraîcheur de la pierre de taille contrastait avec la chaleur du dehors. On entrait dans l'histoire. Les étages étaient particulièrement hauts. On arrivait essoufflé devant la plaque annonçant *Les Editeurs français réunis* et *La revue Europe*. La pièce au fond était celle de la revue. Deux bureaux croulaient sous les papiers. Derrière l'un des deux, un petit monsieur à nœud papillon, ironique. Derrière l'autre, le plus jeune, une haute silhouette à verres épais. La cheminée était encombrée de services de presse. J'étais devant Pierre Abraham et Pierre Gamarra, comme de plain-pied avec l'histoire littéraire. J'avais découvert par hasard les essais de Pierre Abraham qui ne figuraient pas dans les bibliographies universitaires. Sous la couverture de chez Gallimard, *Figures* et *Créatures chez Balzac* étaient de surprenants essais de physiognomonie

moderne, hors de tous les sentiers battus. J'avais lu aussi *Le Maître d'école*, le roman de Pierre Gamarra, présent dans toutes les bibliothèques qu'on disait alors progressistes. Ils étaient là, l'un et l'autre, mieux qu'abordables, disponibles, curieux de ce qui se faisait et se passait dans les facs, dans les lycées, encore bouleversés par 68. Je sortis, chargé d'un article et d'une chronologie pour le dossier Sade, mais aussi d'une contribution dans le numéro suivant, consacré à « La Gloire de Molière », et du compte rendu d'un roman de Joseph Roth.

Près de quarante ans plus tard, cet accueil et cette ouverture continuent à me sembler merveilleux. J'ai vite pris l'habitude de monter les hauts étages du 21 rue Richelieu, détaillant les décorations au mur et le travail de la grille qui tournait autour de la cage d'escalier. Je me rendais régulièrement à la Bibliothèque nationale, un peu plus haut, et déjeunais à L'Incroyable, dans un des courts passages qui mènent de la rue de Richelieu au Palais Royal. Les fantômes de Molière et de Diderot hantaient le quartier. Toute la Révolution bruissait sous les arcades du Palais Royal. *Europe* appartenait à cet univers de lettres et de combats. Pierre Gamarra m'apprit le fonctionnement d'une revue, le marbre et l'imprimerie, les épreuves et les tirés à part, car *Europe* se payait le luxe alors de tirés à part. Il restait passionné d'enseignement, soucieux de la place de la littérature dans les classes, de la vie des livres dans le monde réel, loin de tout parisianisme. Il me libéra des lisières universitaires, m'encourageant à écrire sur des sujets dont je n'étais pas spécialiste. Il me donna le goût d'écrire sans notes. Bientôt un nouveau bureau apparut, celui de Charles Dobzynski, dont je découvris le pseudonyme de cinéophile, Michel Capdenac, et la culture poétique. L'immeuble de la rue de Richelieu était austère, aristocratique, grand siècle. La vie d'*Europe* artisanale, fraternelle, chaleureuse.

J'admirais les capacités de lecteur et les dons de chroniqueur de Pierre, à travers la rubrique « Les Livres nouveaux » qui devint ensuite « La machine à écrire », fidèlement présente dans chaque numéro, décennie après décennie. La revue déménagea, de la rue de Richelieu au Faubourg Poissonnière, puis du boulevard Blanqui à la rue Marie-Rose. De numéro en numéro, de réunion en réunion du comité, Pierre semblait un bloc de mémoire, une mémoire vivante. Un jour, surveillant un examen à Nanterre, j'ai avisé sur une table une édition originale d'Aragon. C'était le petit-fils de Pierre qui avait emprunté le livre à la bibliothèque de son grand-père. Lorsque je fis part de l'anecdote à Pierre, ce fut l'occasion pour lui de parler des siens, d'enseignement encore, de convictions à transmettre, d'un héritage à maintenir vivant.

JEAN METELLUS

J'étais encore étudiant en médecine, en 1969, un peu avant ou un peu après, quand je suis entré en contact avec Pierre Gamarra et Pierre Abraham à la revue *Europe* dont le siège était situé alors rue de Richelieu. Comme j'admirais la situation géographique de la revue, Gamarra entreprit de m'en vanter les avantages stratégiques : proximité de la Bibliothèque nationale, de la Comédie Française, du Louvre, de l'Opéra et j'en oublie. Personnellement je mesurais la chance d'hommes qui travaillaient dans un lieu si agréable. Gamarra y était comme chez lui, bras de chemise, pantoufles ou mocassins.

J'allais plus souvent qu'il ne fallait rue de Richelieu, pour m'imprégner de l'atmosphère de la revue et en contempler le fonctionnement.

S'il s'est établi entre la revue et moi de pareilles relations, c'est d'une part en raison d'un certain sentiment d'appartenance et d'autre part parce que la revue m'avait demandé d'organiser un numéro autour de Jacques Stephen Alexis que Duvalier venait de faire assassiner.

J'organisai ce numéro sur le roman haïtien sous le pseudonyme de Philippe Décius. C'est grâce à Michel Leiris qui m'invitait souvent à déjeuner au restaurant du Musée de l'Homme que j'ai trouvé ce pseudonyme. Il me conseilla de choisir deux de mes prénoms comme nom de mon intervention dans la revue *Europe*. J'ai fourni moi-même trois contributions sous ce pseudonyme et j'ai été chargé par Pierre Gamarra de recueillir les autres textes, ceux de Gérard Pierre-Charles, de Claude Souffrant et de Georges Castera fils. À cette époque j'étais en contact étroit avec Gérard Pierre-Charles qui vivait au Mexique et faisait souvent escale à Paris quand il se rendait en Russie. Finalement nous avons pu faire un beau numéro en hommage à Jacques Stephen Alexis. C'est Aragon qui avait sonné l'alarme en France lors de la disparition de l'écrivain.

Quand le numéro a été pratiquement bouclé, il manquait la photo d'Alexis et Gamarra m'a téléphoné à ce sujet. J'ai pu fournir une photo publiée dans le volume de littérature haïtienne que je possédais. Et puis nous sommes restés en relation permanente. L'homme avait beaucoup d'allure, de culture, mais c'était un homme d'abord simple et un merveilleux compagnon. Toujours plein de projets, il m'entretenait encore récemment et avec enthousiasme de la Chine qu'il apprenait à connaître à travers son fils et son petit-fils. Il m'avait aussi confié qu'il était rassuré sur l'avenir d'*Europe* grâce à l'équipe actuelle et à Jean-Baptiste Para en particulier. Cette revue était comme son enfant et il m'en parlait à chacune de nos rencontres, il en était la mémoire vivante. Le plus grand hommage que l'on puisse lui rendre, c'est de continuer à faire vivre et à développer cette revue.

ROGER BORDIER

Une si longue amitié, cher Pierre, et alors que durant près d'un demi-siècle elle ne fut que clarté, voici que tout soudain la voile je ne sais quoi d'opaque. Ou plutôt si, je ne le sais que trop. C'est insupportable comme l'est toujours la mort, mais heureusement elle a contre elle la fidélité. Aussi, cette opacité-là, je puis la déchirer de la main qui tant et tant de fois a serré la tienne, au point que ce familier contact devient aujourd'hui une précieuse mémoire. Je veux bien qu'on me dise que tu n'es plus là, cela ne m'empêchera jamais de te retrouver sur les rayons de ma bibliothèque. Avec de multiples souvenirs. Je revois — comme c'est loin et proche tout à la fois — la rue de Richelieu où siégeait *Europe* auprès des Éditeurs français réunis, dans le voisinage d'un libraire d'anciens et à deux pas de la Comédie Française. L'on entrait, l'on saluait dans un bureau Madeleine Braun, dans un autre Rouben Mélik et l'on gagnait le fond du couloir pour y retrouver « les deux Pierre », Abraham et toi-même. Puis le petit cercle s'organisait autour de vous avec, entre autres, Madeleine et Jacques Madaule, Roger Châteauneu, Charles Dobzynski, Pierre Paraf, Henri Meschonnic, Vénus Khoury-Ghata, Lucien Psichari, petit-fils d'Anatole France et mon premier éditeur, le professeur Jean Orcel, et — autre cher vieux copain des heures actives — Jacques Gaucheron, l'auteur des inoubliables *Camuts* et de bien d'autres poèmes que tu admirais fort. Parfois, Aragon nous rendait visite, s'éclipsait puis revenait dans un seul mouvement, comme ses mots autour des mots, ses phrases autour des phrases. Plus calme, et si cordial, le professeur Orcel, oubliant parmi nous qu'il était un savant de renommée mondiale, sortait simplement de sa poche, comme on l'eût fait d'un mouchoir ou d'un porte-monnaie, un caillou apparemment banal et dont il nous signalait la provenance : c'est, expliquait-il, un bout de météorite. Nous restions cois, respectueusement, devant cette mince partie de ciel venue visiter notre vaste terre. Eh bien, vois-tu, Pierre, c'est, dans un élan de cœur littéraire, à toi que je pense en me rappelant cela, c'est à l'écrivain, au romancier, au chroniqueur, au biographe, c'est à celui dont le matérialisme tout ensemble rigoureux et paisible rejoignait un ciel identifiable et cette terre que changera bien un jour l'énergie des hommes. De cela, tu étais persuadé, comme l'est celui qui écrit en ces instants ces lignes, et comme tous nos amis. À ce sujet, d'ailleurs, me revient, en dépit de tant d'années écoulées, une conversation que nous eûmes, un certain soir d'été à une terrasse, une de ces conversations entre intellos qui n'en finissent plus. Nous nous interrogeons sur ces

données fondamentales de la vie romanesque : l'approche naturaliste et l'investigation psychologique, l'attraction du vrai et la tentation du lyrisme. Où était le lien ? Et puis, tout compte fait, en fallait-il un ? Nous ne tendions à aucune conclusion, nous voulions seulement ne pas évacuer une problématique trop insistante pour ne pas susciter le débat. Au moins étions-nous tombés d'accord sur ceci : l'humanisme en tant que tel est une belle chose, mais c'est un contenant sans contenu. Ce qui prend un vrai sens, ce qui confère aux aspirations les plus élevées une valeur tangible, c'est l'affirmation d'un humanisme progressiste.

Ton œuvre romanesque en témoigne avec beaucoup de force et de conviction. De singularité aussi. J'eus le bonheur de l'écrire en ces pages mêmes, rendant compte de certains de tes ouvrages. Ce n'est guère le moment, certes, en ces heures où la peine nous habite, de s'adonner à quelque exercice de critique littéraire. Mais comment cette dernière, celle qui se veut officielle et de plein droit en quelque sorte, a-t-elle pu ne pas accorder plus d'attention à des écrits qui, depuis le passionnant *Maître d'école*, ont su faire vivre aussi intensément (et je pense aux *Mystères de Toulouse* dont j'eus l'honneur de rendre compte) une société qui, fébrilement, tâtonne vers cet humanisme-là, y cherchant un quelconque miroir et fût-ce pour y découvrir une image imparfaite. Donc, perfectible : là est la confiance en certaines idées, n'en déplaise à ceux dont la vue basse ne permet plus de distinguer ni l'idéologie ni l'histoire. Nous sommes encore quelques-uns à croire que la littérature est indissociable de la vie sociale, de l'humaine charge quotidienne et même — cela hérisse ? qu'importe — du discours et de l'acte politiques, de l'élaboration des plans pour une cité réelle. Cela ne se fait plus, n'est-ce pas, à l'heure où le genre « pipole », cette infantilisation systématique, cette déformation grotesque de l'humain gangrène non seulement la presse mais l'édition, et pour cette dernière, en des lieux où l'on n'aurait jamais pensé qu'elle pût un jour pénétrer. C'est le moment d'en revenir, Pierre, à un mot du vieil Hugo que toi et moi — autre souvenir d'amitié — aimions beaucoup : *un peuple affranchi n'est pas une mauvaise fin de strophe*.

Il n'en faut pas plus pour redonner un certain tonus lorsque, dans cette société déprimée, le courage manque. Comme tu le vois, je n'ai guère cessé d'employer le présent. De façon assez machinale, d'ailleurs. C'est que, *présent*, tu le demeures, même si, comme d'autres amis de la rue de Richelieu et autres domaines, il faut te classer désormais, selon l'évocation verlainienne, dans les voix chères qui se sont tues. Ce à quoi je me résous, en somme, mais sans trop m'y attarder. Car je le répète :

tes ouvrages sont là sur un rayon et j'y retrouve de titre en titre, de page en page ton visage, ton fraternel accueil. Tu étais cela en effet : tu ressemblais à tes livres, tes livres te ressemblent.

BÉATRICE DIDIER

J'ai connu Pierre Gamarra à la revue *Europe* dont il a assuré pendant plusieurs années la direction avec dynamisme et ouverture d'esprit. Il a largement contribué au rayonnement de cette revue exceptionnelle tant par sa durée que par sa qualité. Toujours accueillant, il savait rester serein, ne laissant pas deviner la fatigue que devait lui causer cette charge. Mais d'autres parleront mieux que moi de son rôle de directeur d'une revue à laquelle nous sommes tous très attachés et que maintenant Jean-Baptiste Para conduit admirablement. C'est de Gamarra poète et romancier dont je voudrais parler.

Je n'évoquerai pourtant pas l'ensemble d'une œuvre d'importance, mais je me contenterai de rappeler les textes dont j'ai eu le bonheur d'être éditrice. C'était dans une époque prospère où les Presses universitaires de France éditaient de la littérature. J'y avais créé la revue trimestrielle *Corps écrit* (1982-1991) qui a compté parmi ses auteurs Pierre Gamarra. Je me rappelle en particulier le n° 6, sur *L'animal fabuleux*, avec ses deux beaux poèmes au souffle épique, « Phénix » et « Taureau » : « Géante parole, miel sage, / la raison habite ton vol // Tu deviens coursier sans licol / la pérennité d'un passage »... On aimerait tout citer. Je relis, dans le n° 15, *Répétition et Variation*, « Valse » et « Crépuscule » qui semble répondre à la question angoissée que nous nous posons devant la disparition de notre ami : « Ta clarté vient de la nuit, toute espérance / Vient de la mort, de la poussière et du silence ».

Le poète était aussi romancier. Et là encore je dois me contenter de parler de l'œuvre que j'ai éditée dans la série « Écrits », conçue comme le prolongement de *Corps écrit*. *Le Fleuve palimpseste* évoquait la Garonne et avec elle plusieurs courants et plusieurs époques de distance inégale : l'enfance, l'adolescence, la Résistance, les temps présents, mêlés dans les mêmes eaux. Réponse aussi à la mort, à la poussière et au silence, ce fleuve puissant de la mémoire et de l'écriture demeure.

RAYMOND JEAN

Je ne l'avais pas revu depuis longtemps. Mais je me souviens des années lointaines où je le rencontrais auprès de Pierre Abraham, dans le bureau de la revue. Depuis, je gardais le contact avec lui grâce à sa « Machine à écrire » mensuelle. C'était le premier texte que je lisais presque toujours dans chaque numéro de la revue.

En parcourant les derniers numéros, où il parle d'Arturo Perez-Reverte, d'Anne Talvaz, de Werner Kofler ou d'Anna Maria Ortese, je constate qu'il n'a jamais cessé de porter une attention très vive à de nombreux écrivains de l'espace européen.

C'est une chance pour une revue qui porte le nom d'*Europe*.

La fille d'Agénor ne sera pas enlevée par Jupiter après le départ de Pierre. Au contraire, elle rebondira dans et par sa mémoire, sa présence.

BERNARD CHAMBAZ

Gamarra, comme beaucoup d'entre nous, je l'ai connu tout petit. Lui déjà grand, moi commençant à lire, m'émerveillant de ce *Mystère de la Berlurette* qui reste une de mes lectures d'enfance fondatrices. Une rivière, ou un fleuve, qui disparaissait comme on pouvait en rêver pendant une leçon de géographie à la communale avec les cartes murales muettes, une rivière, ou un fleuve, qui reparissait comme les sources de la Garonne ou, plus tard, Alphée.

Pour cette raison, j'étais ému d'entrer au comité d'*Europe*, de siéger, sur une chaise, rue Marie-Rose, à son côté. On aimait l'écouter. Un jour, je voulus relire son roman. Mais le *mystère* avait disparu, à son tour, de ma bibliothèque. Alors en 2002, il m'a offert un exemplaire, accompagné d'une dédicace, « au petit Bernard, très affectueusement ». Tout était dit. Ou presque. Car en 2004, sous le chapiteau surchauffé des livres à la Fête de l'Humanité, il m'a raconté une anecdote incroyable. Elle concernait la revue *Europe* et Aragon au début des années cinquante. Elle n'était pas à l'avantage d'Aragon. C'est le moins qu'on puisse dire. Pierre l'avait gardée par devers-lui si longtemps. Sa voix incomparable tremblait. Je n'oublierai jamais la confiance qu'il m'a témoignée ce jour-là.

Il était un peu comme un oncle qu'on voit de loin en loin. L'affection et l'estime que je lui porte restent considérables. C'est aussi simple que cela.

MICHEL BESNIER

Relire les chroniques de Pierre Gamarra dans *Europe* fait percevoir l'ampleur de ce que nous avons perdu. S'en est allé un lecteur irremplaçable par sa culture, son ouverture, sa générosité. Le sort des chroniques publiées en revue est d'être lues une à une, au rythme des parutions. Les relire en continu permet de mieux voir les rhizomes, la permanence des préoccupations.

La curiosité de Pierre Gamarra est universelle. Il peut présenter l'Autrichien Werner Kofler, la Slovène Brina Svit, le Hongrois Peter Esterhazy, le Basque Bernardo Atxaga, le Catalan Jordi Pere Cerdà, l'Italienne Anna Maria Ortese, l'Irlandais Hugo Hamilton, la Sud-africaine Patricia Schonstein Pinnock... Quand il rend compte des mémoires de Wole Soyinka, il déplore les limites de notre géographie littéraire. Les « dominations économiques » et les « priorités commerciales » laissent de nombreux pays dans l'ombre ou, pire, dans l'inexistence. Pierre Gamarra souligne l'étroitesse de l'apprentissage des langues en France et le déficit culturel qui en résulte. Il a l'élégance et la cohérence de toujours saluer le travail des traducteurs, souvent négligés par les critiques et les lecteurs.

S'il cherche son bonheur et le nôtre dans une bibliothèque planétaire, Pierre Gamarra s'emploie aussi, bien sûr, à faire connaître le roman français contemporain dans sa diversité. En se situant hors des modes, des clans, des hiérarchies. À l'affût de l'originalité, de l'invention, de la maîtrise, de l'indépendance, de la sincérité. Quand, à l'occasion d'une « rentrée littéraire », il présente plusieurs livres, il montre à quel point ils sont dissemblables, pour illustrer l'immensité des possibilités romanesques. Pour apporter un démenti aux propos convenus sur la sclérose du roman français, prétendument devenu nombriliste, formaliste, coupé de la société et de ses enjeux. Aux critiques qui lisent uniquement les livres conformes à leur diagnostic défaitiste, Pierre Gamarra oppose sa lecture exploratrice. On a tout dit sur l'amour, sur la rencontre ? Non. Pascal Quignard, dans *Vie secrète* renouvelle nos réflexions, nos représentations : « Il n'est pas trop de voix pour nous dire cela aujourd'hui, avec la rigueur d'un langage humain achevé. »

Pas de petit pays, pas de littérature inférieure, pas de second rayon. Pierre Gamarra montre les mérites d'un Gaston Leroux ou d'un Frédéric Soulié, de toute une littérature populaire qui a été beaucoup lue et peu étudiée. Dans sa dernière chronique, il parle encore de ce Louis Pergaud qu'il aime tant, longtemps considéré comme un écrivain sympathique mais mineur. Il compare souvent le critique et l'entomologiste qui regarde

tous les insectes avec la même attention. Mais il se méfie des classifications trop rigides, des cases, des étiquettes. Il constitue plutôt des familles faisant apparaître les courants contemporains et les filiations historiques. Il délaisse parfois les dernières parutions pour parler de George Sand, de Louise Labé, de Raspail, de Cervantes... Il sait que les livres ne sont pas des météorites.

De chronique en chronique, il réfléchit sur l'art du roman, si complexe, si divers, si changeant, qu'il peut appeler « l'art littéraire d'évocation ». Il n'en a pas une conception dogmatique. Il en attend le plaisir du texte, le plaisir d'une histoire, une meilleure connaissance de l'Histoire. Il aime les mots dans leur rapidité, leur précision, leur justesse mais aussi leur musique, le roman pouvant conjuguer récit et chant. Comme La Fontaine, il ne se lasse pas de *Peau d'âne* et se montre particulièrement sensible à l'art de conter. Quant à la relation avec l'Histoire, elle ne se limite pas à l'engagement ni au réalisme. L'auteur peut être comme Fabrice à Waterloo, ce qui importe est le regard d'un homme sur les événements, même partiel, partial ou erroné, puisque ce regard est aussi un élément de la réalité. C'est la somme et la variété des regards qui affine notre perception de l'Histoire.

Le critique parle des autres, mais il parle parfois de lui en utilisant des mots qui le définissent. Réfléchissant sur l'Est de l'Europe après 1989, Pierre Gamarra cherche des enseignements, des raisons de modestie et, peut-être, de dignité. Parlant de Boulgakov et Ehrenbourg, il apprécie qu'« ils ne nous transmettent pas un message mais leur voix. Humaine. » Modestie, dignité, humanité.

Je voudrais que ce témoignage de reconnaissance s'achève par des mots, par la voix de Pierre Gamarra. La conclusion d'un article consacré à Christa Wolf à la fin de 1990 me semble dire beaucoup. Elle formule mieux que je ne pourrais le faire l'hommage que je veux rendre à notre ami : « Je ne souhaite pas que les politiques s'intéressent à la culture (en tant que personnes publiques) autrement que pour en augmenter les pouvoirs et les outils. D'un autre côté, nous ne saurions attendre d'une œuvre d'art des recettes et des leçons politiques. Une morale humaine ? Sans doute. De la dignité ? À coup sûr. Pour le reste, chaque lecteur, chaque citoyen doit s'efforcer d'y pourvoir. C'est pourquoi on peut dire de ces livres de Christa Wolf qu'ils ont une haute valeur artistique. Dans la mesure où l'art est plaisir, joie mais aussi haute conscience, voix subtile et rigoureuse au service de l'humain. »

MARC PETIT

Pierre Gamarra mort, qui va parler de mes livres ? Ne prenez pas pour un mauvais trait d'humour ce cri du cœur. Pierre était le seul critique — le dernier, après Michèle Bernstein — capable de considérer une production nouvelle dans le contexte de l'œuvre entière d'un auteur, quand la plupart des chargés de rubrique vous donnent l'impression d'entendre votre nom et de lire votre prose pour la première fois, s'il leur arrive, par hasard ou distraction, de sortir des sentiers battus. Libelle, libellule ou pavé, la taille du volume lui importait peu. Il savait lire et connaissait le poids des mots, qui ne se mesure ni à l'applaudimètre ni sur la balance.

Un humaniste : c'est le mot qui me vient à l'esprit pour qualifier cet homme qui n'était pas seulement un lecteur idéal, mais un écrivain. Ceci n'expliquant nullement cela, quand on connaît la tendance naturelle de chacun de nous, gens de plume et de poil, à se considérer soi-même au centre du monde — ce qui n'est pas faux, mais nous empêche d'attacher aux paroles et aux écrits d'autrui l'attention que parfois, rarement sans doute, mais tout de même, ils méritent. Cette ouverture, chez Pierre Gamarra, ne procédait pas seulement de qualités de cœur et d'esprit personnelles, mais d'un véritable engagement, d'une sorte de mission bénévole de service public. Qu'on est loin, quand on relit ses chroniques au ton si juste, du parti pris de futilité agressive et de cynisme que les petits foutriquets, qui font plus tard les vieux birbes, affichent comme la marque de leur branchitude et de leur inrockuptibilité !

Un écrivain, c'est aussi cela qu'était Pierre Gamarra, il ne faut pas l'oublier, auteur, entre autres, d'un fabuleux best-seller virtuel que je m'honore d'avoir permis de faire éditer chez Mazarine, sous-marque de Fayard, mais qui, comme tant de perles jetées aux pourceaux, n'a recueilli aucun succès. Cette fresque, dont le héros est le grand amiral Zheng He, eunuque guerrier et quelque chose comme le Christophe Colomb chinois, mériterait à coup sûr d'être rééditée et mise « en tête de gondole ». Pourquoi cet absolu manque d'intérêt des journalistes (et souvent, des éditeurs eux-mêmes) pour de bons livres qui ont le défaut de n'avoir pas été écrits par des péronnelles ni par les vieux kroumirs, ou Casimirs, abonnés au Top 10 des ventes ? Allez savoir. Ce n'est pas une question de personnel, mais d'organigramme. Les meilleurs jeunes préfèrent tenter leur chance ailleurs, loin du marigot, et devenir grands reporters.

Je suis très triste à l'idée que cet homme d'un autre siècle (le prochain, peut-être) nous a quittés. Après Maurice Regnaut, l'incorruptible, le

chêne rouvre foudroyé, après Pierre Lartigue, Nerval ironiste égaré au milieu des lions de la fosse aux ploucs, c'est le grand amiral des pages critiques d'*Europe* qui vient de passer à l'Orient éternel. Nous nous souviendrons de lui avec reconnaissance comme d'une vigie, un de ces bons maîtres qui toujours savent garder le cap et veiller au grain.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

Tel qu'en lui même enfin l'éternité le change, Pierre Gamarra demeure le chanfre émerveillé de l'enfance dans son œuvre où bonté et beauté sont indissolublement liées, — l'enfance perçue comme le printemps d'une humanité à venir.

Une relecture de sa *Cantilène occitane* vient de m'en convaincre. À telle enseigne que je vois, j'écoute, j'entends l'écrivain disparu vivre sous l'apparence et selon la pensée et les sentiments de l'instituteur, du maître d'école qui est au cœur, qui est le cœur de cette cantilène prenant source dans un vieux village toulousain. Comme il sait être proche des enfants qu'il enseigne mais aussi de leur parentèle tantôt villageoise, tantôt venue de l'Espagne meurtrie et parfois de plus loin encore dans l'espace et le temps.

Je l'écoute nous conter, de sa voix ensoleillée, la vie et les rêves de chacun de ses écoliers. Je savoure la façon qu'il a de dépeindre les figures familières du bourg, les couleurs des vignobles et celles des ciels changeants sur ces terres de la Garonne.

Il sauve l'éphémère en le chantant, ce maître d'école exemplaire en lequel j'aime reconnaître le poète de la *Cantilène*... De ce beau livre, comme de toute l'œuvre considérable de Pierre Gamarra, s'élève, sans la moindre vanité, sans la moindre emphase, cette sorte d'autoportrait d'un homme de volonté bonne, infiniment soucieux de vérité et de générosité inséparables pour lui de la vision poétique. C'est en poète passionnément attentif au réel qu'il nous fait partager son respect fraternel des êtres et, avant tout, son amour et son dévouement pour l'enfance et les enfants.

Qu'elles sont fines, délicates, émouvantes, les pages qu'il consacre aux écoliers de son double, l'instituteur du village occitan. Parmi eux, notamment, Sylvie, qui pourrait être une arrière-petite fille de la Sylvie de Nerval ; Alfonso que le maître d'école surnomme en lui-même « mon petit Sancho Pança » ; enfin le plus sensible, le plus aimant, Marc, si contemplatif et si vulnérable, dont les parents sont juifs. Le maître, un jour de neige, a demandé d'écrire une rédaction : « Que feriez-vous si vous

aviez une baguette magique ? » Il est sûr que Sylvie « demanderait d'abord le retour de son père qui est soldat sur le front du côté de Forbach ». La rédaction d'Alfonso sera brève : « Si j'avais une baguette magique, j'irai (*sic*) en Espagne et j'irai trouver Franco. Alors, je marcherai vers Franco et je le tuerai. Alors l'Espagne serait libre et je retrouverai mon père. »

Reste la rédaction du petit Marc qui a la chance d'avoir auprès de lui ses deux parents. Il est l'écolier le plus doué mais aussi le plus vulnérable tant il est sensible et méditatif, pareil à un enfant-ange lorsqu'il se blottit contre sa mère, la douce et jolie Madame Lestiès. Le petit Marc écrit ce jour-là : « Si j'avais une baguette magique / Je ferais tomber une étoile / Et j'éclairerais toute la terre. » Oui, le petit Marc est poète. Comme son instituteur, comme Pierre Gamarra qui *donne à voir* cette chaleureuse et pudique alliance de l'enfant et de l'enseignant. Tous deux rêvent d'éclairer de bonheur la terre entière.

Mais les Lestiès sont juifs, et le jeudi 16 juillet 1942, à Paris, Esther Lestiès et son petit Marc seront emmenés par les policiers français, parqués au Vél d'Hiv avec des milliers d'autres innocents, et, quelques jours plus tard, gazés par les SS au camp de Birkenau.

Les pages sont déchirantes qui évoquent l'immonde et gigantesque rafle antisémite de juillet 1942 puis le calvaire des victimes, parmi lesquelles des milliers d'enfants « pour le gaz et le feu ».

Telle est la terrible, la tragique faille qui scinde le monde perçu et chanté dans la *Cantilène occitane*. Elle a ensanglanté le XX^e siècle, et Gamarra en dit toute l'horreur. En outre il tient à la resituer dans une Histoire plus vaste en remontant les siècles jusqu'à la sinistre Croisade des Albigeois et le sacrifice à Montségur des derniers Cathares.

Contre ces ténèbres, Pierre Gamarra, dans ses vers et dans ses proses, aura chanté à merveille la lumière de l'enfance, comme, par exemple, en ces quatrains de son recueil *Le Sorbier des oiseaux*, il me semble y retrouver le vœu exprimé par le « le petit Marc » : « Je ferais tomber une étoile / Et j'éclairerais toute la terre ».

*Mon enfant dans le silence
et mon enfant dans le bruit,
mon enfant dans les avoines,
mon enfant dans les figuiers*

*Je lui chante, je lui donne
ces roses pleines de mots,
des routes pleines d'étoiles,
des étoiles pleines d'arbres.*

CLAUDE SICARD ¹

Pierre Gamarra nous avait dit, parlant de son Occitanie natale : « J'emporte ce pays sous mes semelles avec chaque matin recommencé » (*Oc*, 1985). Et lorsque l'Académie de Montauban a eu l'honneur et le plaisir de le recevoir en avril 1998, au cours d'une cérémonie à Verdun-sur-Garonne, il nous a offert le poème intitulé « Ma mère et Don Quichotte », qu'il venait de composer pour nous, dans sa chère maison de Bessens :

*Cette terre est ancienne et cette rose est fraîche,
ces lilas, je les ai cueillis avec mes yeux d'enfant,
et cette jeune fille au bord du Tarn, qui chante
et qui rêve d'un prince dans un château de maïs et de blé,
c'est ma mère. Elle s'appuie à mon épaule
et regarde ma main glisser sur un iris
et contemple le ciel en lisant mon poème, ce poème. [...]*

Le poète s'assimile alors à Don Quichotte, qui part vers Montauban pour saluer sa Dulcinée, mais il affirme à la mère qu'il reviendra bientôt et il lui laisse en gage le sac qui « contient [ses] trésors » :

*Trésors, trésor; voix d'une mère.
Don Quichotte s'éloigne et ma mère pensive
caresse un sac de cuir demeuré sur la table
d'où s'échappent soudain des paroles d'amour,
des mots usés couleur de cœur et de rubis,
des mots tout neufs couleur de feu, couleur de jade,
des mots tout embaumés de Quercy et de songe,
des mots pétris de Garonne et d'Ariège,
des mots couleur de Lozère et d'Espagne,
couleur de Lauragais et couleur de Lomagne,
des mots pour labourer et des mots pour cueillir;
des mots pour vénérer et des mots pour souffrir;
des mots pour une plaine et pour une colline,
des mots pour Golgotha, des mots de Paradis
et pour cette fontaine aux raisons cristallines
qui raconte ce soir mon village endormi.*

Pierre Gamarra avait aussi voulu, ce jour-là, souligner non seulement sa fidélité à ce pays, dont témoigne la majeure partie de son œuvre, mais combien tout son être en était pétri.

1. Extrait de l'Hommage à Pierre Gamarra, prononcé sur sa tombe au cimetière de Bessens, le samedi 30 mai 2009.

Ce pays avait adopté son père, qui l'avait porté comme un viatique pour traverser l'horreur de la guerre, celle de Verdun-sur-Meuse : « C'était la Garonne de Verdun (d'un autre Verdun) à Bourret, c'était une aurore sur les vignes et les maïs de Monbéqui ou Finhan, c'était un crépuscule sur Dieupentale et la chanson sèche d'un troupeau de moutons qui revient au bercail dans la poussière rose du couchant. Son pays, ce n'était pas ce pays où les balles déchirent une main humaine, c'était un matin de dépiquage, l'odeur du grain mêlée au parfum des feuilles de platanes, c'était un soir de vendange et, dans les cuves pleines, le moût couleur de rubis et d'améthyste, c'était ces joueurs de boules du troisième ou du quatrième âge qui se penchaient avec une scrupuleuse attention vers l'ultime glissement de la dernière sphère scintillante en route vers la petite boule ivoirine... »

Comment s'étonner qu'au terme d'une belle vie, éclairée de tant de rencontres, enrichie de tant d'expériences, portée tout à la fois par une curiosité juvénile, une générosité protéiforme et l'insatiable besoin d'écrire pour aider les autres, Pierre Gamarra ait souhaité reposer dans « cette terre fertile et riche de sagesse, cette terre de liberté, de résistance et de courage, mais aussi [cette] terre de paix...² » ?

HENRI BÉHAR³

C'est toujours comme ça ! vous estimez quelqu'un, vous le rencontrez régulièrement, et vous vous promettez de lui poser bien des questions sur son passé, ses attaches, ses croyances. Soudain vous arrive la triste nouvelle : Pierre Gamarra est mort le 20 mai 2009. Et vous ne pourrez plus l'interroger.

J'aurais voulu tenir de lui des informations sur l'Institut d'Études Occitanes, fondé à Toulouse à la Libération ; j'aurais voulu savoir quel avenir il prévoyait à la littérature hispano-américaine, qu'en hispanisant averti il commentait régulièrement dans les pages d'*Europe* depuis les années cinquante. J'aurais aimé l'entendre évoquer l'évolution de la revue qu'il avait dirigée pendant tant d'années. Trop tard, hélas !

Nous nous connaissions depuis 1968. Il avait eu la délicatesse de me demander un article pour la livraison de la revue consacrée au surréalisme.

2. Discours de réception à l'Académie de Montauban, Recueil de l'Académie, tome LXXXII, 1999, p. 85.

3. Président de l'Association des Amis d'Europe.

Je ne cacherai pas que j'avais alors toutes les craintes sur le sort qui, deux ans après le décès d'André Breton, serait fait au mouvement dans *Europe*. À relire aujourd'hui ce numéro de novembre-décembre 1968, je le trouve singulièrement équilibré, conforme à l'esprit d'ouverture et de découverte qui caractérise la revue.

Puis nous nous sommes vus régulièrement lorsque, dix ans après, je fus appelé au Comité d'*Europe*, qu'il présidait avec la plus grande discrétion. Lui toujours modeste, sec et sobre, d'un port élégant jusqu'à la fin. Je n'ai jamais vu directeur moins directif que lui, pourtant très attentif à laisser chacun s'exprimer, et à épuiser l'ordre du jour. Sa voix chaude et légèrement rocailleuse (l'accent toulousain ne se perd jamais) savait ramener les projets les plus aventureux aux réalités d'une revue qui devait renouveler son public. Non sans humour, d'ailleurs. Un jour que je signalais une revue par lettres, dont on me disait qu'elle était entièrement composée par des écrivains connus, dissimulés sous l'anonyme, Jean Marcenac reconnut que c'était autrefois une pratique courante, à laquelle il avait contribué. « Tu as fait ça, toi ? » lui demanda Pierre, feignant le reproche. Mais deux minutes après il rappelait avec allant les romans-feuilletons qu'il publiait autrefois, sous pseudonyme, dans un grand journal du soir.

À la sortie de ces réunions, que ce soit rue de Richelieu, rue du Faubourg-Poissonnière ou boulevard Auguste-Blanqui avant la rue Marie-Rose, il nous arrivait de prendre l'autobus ensemble pour rejoindre la gare Saint-Lazare, où nous nous séparions vers notre banlieue respective. Il ne me serait jamais venu à l'idée de lui dire combien j'appréciais le lyrisme du *Fleuve palimpseste* ou la connaissance historique sous-tendant *Les Nuits de la Bastille*. Nous bavardions des temps modernes, de l'actualité que je voulais plus présente dans les pages de la revue. Ses petits-enfants revenaient régulièrement dans la conversation, comme s'ils étaient les interlocuteurs auxquels s'adressaient ses livres pour la jeunesse, distingués dans la presse spécialisée.

Comme je m'inquiétais de l'effacement progressif de la poésie, lui narrant mon expérience décevante avec des étudiants à qui j'avais proposé de commencer chaque séance d'un cours sur la poésie par la lecture d'un poème de leur choix, ou, mieux, par sa diction, il entreprit de me réciter les six cents et quelques vers du *Petit roi de Galice* de Victor Hugo, qu'évidemment il avait appris par cœur dans son enfance, faisant, du même coup, l'éloge des instituteurs de la III^e République auxquels il avait consacré plusieurs pages :

*Ils sont là tous les dix, les infants d'Asturie.
 La même affaire unit dans la même prairie
 Les cinq de Santillane aux cinq d'Oviedo.
 C'est midi ; les mulets, très las, ont besoin d'eau,
 L'âne a soif, le cheval souffle et baisse un œil terne,
 Et la troupe a fait halte auprès d'une citerne ;
 Tout à l'heure on ira plus loin, bannière au vent ;
 Ils atteindront le fond de l'Asturie avant
 Que la nuit ait couvert la sierra de ses ombres [...]*

Un jour, je lui fis part de mon projet de mettre toute la revue *Europe* sur un seul DVD, avec, en complément, des fonctionnalités multiples qui en feraient non seulement un document maniable, mais aussi un instrument de recherche sur la langue et les thèmes d'une période donnée. L'homme de « La machine à écrire » n'était guère expert en ordinateurs, mais il en avait vite compris l'intérêt immédiat. Lorsque le DVD fut enfin disponible, il eut à cœur de le consulter sans retard, avec l'aide des plus jeunes membres de sa famille, et fut satisfait de voir ainsi pérennisée la riche mémoire de la revue.

GÉRARD NOIRET

Mon premier contact avec Pierre Gamarra remonte à 1969. J'étais dans un collectif d'animateurs en stage de formation dans l'ancienne bibliothèque d'Argenteuil. Tandis qu'on nous préparait les séjours d'été, le maire est entré, entouré de plusieurs personnages. L'un d'eux était Pierre Gamarra. On eut tôt fait de me montrer *Le Mystère de la Berhurette*, un roman à lire aux enfants durant les temps calmes. Ma réaction fut double : d'abord une sorte d'hostilité instinctive vis-à-vis d'un « écrivain officiel » ; ensuite, après une discussion plus longue que prévu, un sentiment d'admiration devant le savoir ensoleillé de l'individu, et sa disponibilité. La dernière discussion, elle, s'est passée dans les locaux de la revue *Europe*, en 1991, après la sortie de *Romances de Garonne*. J'y avais notamment aimé la suite consacrée au rugby, et dans cette suite le poème « Rugby de village ». Ce fut le point de départ d'un long échange autour de la question de savoir quelle part du monde concret et de l'histoire la poésie pouvait / devait prendre en charge, et à quelles conditions. Entre ces deux bornes, j'ai eu, en de rares moments, la chance de pouvoir l'écouter s'exprimer sur la littérature française et sur la façon dont la revue *Europe* devait tout à la fois garder sa spécificité critique et s'ouvrir à toutes les formes d'écriture

et de pensée. À retracer ces étapes, je m'aperçois que j'ai finalement peu connu Pierre Gamarra, mais nos rencontres ont été suffisamment denses pour que j'éprouve un sentiment de perte qui ne se ramène pas aux seules qualités humaines de l'individu.

FRANCIS COMBES

Étrangement, l'image qui me vient en ce moment quand je pense à Pierre Gamarra est celle d'une journée d'été, dans les années quatre-vingt, quelque part entre Toulouse et Montauban. Je suis assis dans l'herbe sur la berge d'un lac, près de la Garonne et des champs de maïs, et Pierre fait des longueurs, d'une grande brasse régulière. C'est l'image d'un homme ayant dépassé la soixantaine, grand et solide qui glisse sur l'eau et se fond dans la nature dans un geste paisible et sûr, une manière de cérémonie païenne et personnelle pour rejoindre la terre, l'eau, le paysage de son pays profond et en éprouver la joie nécessaire et salubre. Pierre était un sage. Et si la poésie, la littérature et le travail multiforme de l'écrivain devant sa feuille de papier formaient la matière et la respiration même de ses jours, ils ne l'emportaient pas chez lui sur l'amour du vivant, du pays, de la nature, des siens, des enfants...

Pierre Gamarra m'avait proposé de collaborer à la revue *Europe*, après la publication en 1980 de mon premier livre de poèmes, *Apprentis du printemps*, par Rouben Mélik et Madeleine Braun, aux EFR. Il avait l'idée la plus haute de ce que devait être cette revue qu'il dirigeait depuis les années cinquante. Un instrument de diffusion de la culture et de la littérature, à la fois savante et populaire, sans souci des modes du jour, un lieu d'accueil des écrivains du monde entier, une revue fidèle, sensible aux grands combats progressistes, pacifistes et humanistes qui avaient marqué son histoire.

Succédant à Pierre Abraham à la direction de la revue, il avait contribué à lui assurer une pérennité et une plus large assise par l'introduction du principe des dossiers consacrés à des écrivains qui en ont fait cette « encyclopédie permanente » qu'elle est devenue. Mais tout en sachant l'importance de la participation des spécialistes les plus divers, il tenait à ce que la revue ne devienne pas une revue pour spécialistes. Lui qui avait fait ses premières armes de journaliste dans le *Patriote* de Toulouse, au sortir de la Résistance, qui avait été un jeune militant du mouvement de la paix et un communiste (membre du PCF jusque vers la fin des années

quatre-vingt), il avait fait siens l'engagement et l'ouverture d'esprit de Romain Rolland qu'à sa façon il a su poursuivre.

Il me revient à ce propos une anecdote qu'il m'avait racontée : au début de l'année 1949, il s'était rendu chez Picasso qui devait lui remettre un dessin réalisé pour le Mouvement de la paix. Dans un premier temps, Pierre avait seulement entrevu le dessin de ce qui lui avait semblé être un pigeon blanc semblable à ceux que le peintre gardait en cage dans son atelier, comme en souvenir peut-être de ceux qui se perchaient sur les arbres de son enfance à Malaga. Pierre était reparti dans les rues, à pied, son Picasso, ou son pigeon sous le bras ; et par la suite l'oiseau a pris son envol et est devenu la colombe de la paix...

Peut-être cet engagement naturel qui fut le sien au cours de sa vie explique-t-il le silence médiatique qui a entouré sa disparition. Comment un pays qui se respecte peut-il ignorer, à travers la voix de ses médias audiovisuels et de l'essentiel de sa presse écrite, un écrivain de cette dimension ? Un romancier à l'œuvre généreuse, un poète enchanteur, un des auteurs majeurs de la littérature pour la jeunesse dont il a contribué à faire une littérature véritable, convaincu qu'il était que l'enfant n'est pas seulement un futur adulte mais une personne à part entière... Le silence fait sur cette œuvre (alors que l'écume médiatique est pleine du bruit que font les petits maîtres du moment) est une manière de révisionnisme littéraire, une tentative, sans doute inconsciente mais pas pour autant innocente, de passer une couche de peinture sur le paysage culturel français des cinquante dernières années et d'effacer ce qui fut et qui continuera de compter. Comme on le fit en leur temps pour Eugène Pottier, Jean-Baptiste Clément, Gaston Couté et tant d'autres, on continue de censurer les écrivains qui prennent le parti du peuple contre celui des nantis.

Un écrivain du peuple, cela veut dire beaucoup. Cela se manifeste dans les thèmes et dans l'écriture des œuvres de Pierre Gamarra (dont le peuple de ses terres occitanes est le vrai héros), mais cela ne suppose aucune démagogie d'écriture, aucun laisser-aller de la langue. Ce qui domine, c'est l'amour de la belle ouvrage. Et quand il s'agit de parler du peuple, c'est la noblesse, l'émotion, la générosité.

De même, dans ses nombreux poèmes qui ont la clarté chantante d'une eau de source et qui sont proches souvent de la chanson et en même temps marqués par un goût presque précieux pour les couleurs, les odeurs, l'infinie sensualité de la vie. Et si on ne peut sans doute pas parler de « gongorisme », on peut en tout cas percevoir dans cette écriture une affinité profonde avec la tradition des poètes de langue espagnole, avec Lorca par exemple, ou Nicolas Guillen, qu'il avait traduits.

Mais si Pierre Gamarra peut être qualifié d'« écrivain du peuple », titre qui je crois ne lui aurait pas déplu, c'est aussi pour sa pratique constante d'écrivain qui allait à la rencontre de ses lecteurs et a mené toute sa vie cette fameuse et toujours nécessaire « bataille du livre » dont parlait Elsa Triolet. Il faudrait évoquer la passion qui fut la sienne pour faire partager le goût de la meilleure littérature au plus grand nombre, sa collaboration pendant des années à la *Vie ouvrière* et ses chroniques réunies sous le titre *Mes lectures pour tous*, ses innombrables interventions dans des écoles ou les biographies littéraires qu'il a consacrées, ces dernières années, à des écrivains qu'il aimait entre tous : Victor Hugo, Jules Verne et George Sand¹.

Ceux qui l'ont connu, quand ils parlent de Pierre retiennent souvent sa gentillesse. Ils ont raison. Mais cette gentillesse n'avait rien d'une faiblesse. C'est plutôt cette forme de gentillesse exigeante qui pour Brecht était une qualité majeure, surtout quand on est engagé dans un combat permanent... Car Pierre était un homme de principes, un être moral. Et il pouvait quand il le jugeait nécessaire se montrer ferme, voire dur. Il n'avait pas beaucoup de goût pour les faux-semblants. Mais le plus souvent, il préférait recourir à une ironie douce-amère, une formule lapidaire et pleine d'humour.

Avec Pierre, nous avons travaillé quotidiennement pendant plus de dix ans, quand j'étais directeur littéraire des éditions Messidor. Nous avons beaucoup, beaucoup parlé ensemble, en prenant le café du matin et souvent tard le soir quand je le ramenais en voiture vers son pavillon d'Argenteuil, après une réunion quelconque. Et j'ai évidemment beaucoup appris de mon métier d'écrivain et d'éditeur militant auprès de lui.

Après la chute de la maison Messidor (qui l'avait beaucoup affecté), Pierre a été de ceux qui ont participé à la création du Temps des cerises et de la revue *Commune* et même si l'âge et la nécessité, vers la fin de sa vie, de se concentrer sur son œuvre personnelle, ne lui permettaient guère de participer à nos réunions, nous avons, au cours de ces quinze dernières années, continué à avoir beaucoup d'échanges, notamment sur un point qui lui tenait à cœur : les classiques qu'il faudrait faire redécouvrir. Ce goût pour les auteurs d'un patrimoine littéraire que le fonctionnement de la machine commerciale (de plus en plus axée sur les *best sellers*) tend souvent à éliminer du paysage ne l'empêcha pas de s'intéresser, jusqu'à la fin, à la littérature en train de se faire, en France et à l'étranger, comme en témoigne sa chronique dans *Europe*.

1. Éditions Le Temps des Cerises.

Cette ouverture d'esprit, cette curiosité pour l'autre, pour l'étranger, l'a aussi poussé, alors qu'il était déjà dans son grand âge, à s'intéresser à la Chine et à sa langue, dont il avait entrepris d'apprendre l'écriture. Il s'était même essayé à traduire des vers de Li Taï-Po... Ce point qu'on peut juger de détail me touche. Et pas seulement parce que c'était une curiosité partagée. Il avait sans doute des raisons personnelles et familiales pour cela. Mais j'y vois aussi autre chose. Un goût profond pour la diversité extraordinaire et en même temps l'universalité du genre humain. La Chine est bien sûr aux antipodes de la France ou de l'Occitanie. Elle est pour nous l'expérience même de l'altérité. Et pourtant, ceux qui ont eu la possibilité d'aller en Chine (ou, plus simplement, de lire les poètes chinois) peuvent, me semble-t-il, éprouver un étonnant sentiment de proximité, de familiarité. Je risquerai l'hypothèse que cela tient pour une grande part à la dimension humaine et morale de la culture chinoise et au goût profond pour la nature qui la caractérise. Deux traits que l'on trouve en permanence chez Pierre Gamarra.

Comment conclure ? Peut-être ne faut-il pas de conclusion. La mort, qui coupe la parole et arrête le fil d'une vie et d'une œuvre, elle-même ne saurait être une conclusion. J'espère seulement que beaucoup d'autres auront encore la chance de découvrir ou de redécouvrir Gamarra en ouvrant un de ses livres. Il faudra s'en occuper...

L'AMI QUI NOUS QUITTE

à Pierre Gamarra, i. m.

L'ami qui nous quitte avec le temps
laisse un sillage dans notre vie
nous sommes des ombres poursuivies
par d'autres ombres leur bruit d'antan
et leurs pas que le chemin dévie.

J'entends parfois monter leur murmure
leurs mots et leur souffle contredit
en eux la traînée d'un incendie
dans l'arbre un brisement de ramure
et leur main qui vers moi se tendit.

Vivre est une grappe de visages
ils ne cesseront de nous hanter
l'ami s'en va se perd la clarté
s'en vont les yeux pareils aux présages
d'un avenir qu'il faut inventer.

L'ami s'en va et l'amour nous quitte
l'audace du rêve et son danger
ce que du monde on voulait changer
l'espoir fou qui toujours nous habite
d'être l'autre sans être étranger.

Charles DOBZYNSKI